



Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

the Defrent forts where they Still Remain in greate numbers and way laying our Hunters—General McIntosh who commands the Armeey Intended against Detroyt, I understand Received Instructions to Strike the Indians and not meddle with Detroite, For other Northern News I Refer you to the Gazettes I hearewith Send you. The Indians have Done More Damige in the Interior Settlements this Summer than Ever was Done in one Season before. Absolute Neadesysity obliges me to send Cap^t Harrod for salt, that we May be Able to Lay up a Sufficent Quantity of Provision for the next Summer. I hope you will Send us one hundred Bushels for that Purpose, Send me an Accom^p^t of the Same and I will Send you the Money by Cap^t Muntgomery in the Spring, Your Compliance in this Matter will Inable us to Keepe our ground ; if not—we Shall be oblige^d to brake up for the want of Provision, for Neadesysity will Brake through stone walls—I was obliged to promis 6/P.^t day to Every man that Returns with Cap^t harrod that I sent. I Beg this as a favour to let Every Man of them have the value of forty Dolers in goods as May best Sute them and I will Pay it with the above.

I am Dear Sir your Hum^{le} Serv^t

N. B. Pray forward the —

JN^o BOWMAN

News Papers to my Brother

after your Looking over them.

J. B.

We have ben Reinforce^d from Washington County with Eighty Men but thir time is near out Before the[y] Come this Lenth so the[y] Return Imediately agane.

2. *A Letter from De Vergennes to LaFayette, 1780.*

THE following letter is among the unarranged and uncalendared records of the High Court of Admiralty at the Public Record Office in London. With the exception of the first and the last two paragraphs, the whole of the letter is in a numerical cipher, to which, apparently, no key exists. It is, however, the same cipher as that used in the three facsimile letters from LaFayette to De Vergennes which have been published by the late Mr. Stevens. From those three letters a tolerably complete key may be constructed ; and the few words which it leaves conjectural may be verified by the draft of the letter, which is at Paris, and appears to have escaped Mr. Stevens's notice. (See Paris, *Affaires Étrangères*, Correspondance Politique, États-Unis, Tome 13, f. 247.) No part of the draft is in cipher, and there are a few trifling differences between it and the cipher letter. "Le capitaine John" of the cipher is in the draft "le capitaine Jones," *i. e.*, Paul Jones. The cipher letter is signed by De Vergennes, and its envelope is addressed to "Monsieur le Marquis de la Fayette, Général Major au service des États Unis de l'Amérique Septentrionale. A l'armée de Wasington" [*sic*].

The letter was on board an American trader, which sailed from Bordeaux soon after February 17, 1781, and was captured by the *Terror*, an English privateer, on March 1, following, in latitude 30° N., longitude 20° W.

R. G. MARSDEN.

Triplicata.

A VERSAILLES le 7 Août, 1780.

J'ai reçu, Monsieur le Marquis, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Watertown le 2 May. Celles que vous m'avez adressées de Boston ne me sont pas parvenues, le capitaine qui en étoit porteur ayant été chassé par un corsaire françois qu'il jugeoit anglois, a pris le parti de jeter ses paquets à la mer. Ce n'est donc que par son raport verbal que nous avons appris votre arrivée à Boston et la sensation que vous y avez faite. Elle sera toujours la même partout où on vous connoitra.

Je ne vous fatiguerai pas, Monsieur, de détails politiques et de spéculations de guerre ; c'est de vous que nous attendons des lumières, et j'espère que nous ne tarderons pas à apprendre l'impression qu'auront faite sur le Congrès et sur le général Wasington¹ les avis dont vous étiez porteur et les secours qui ont été conduits par Monsieur le chevalier de Ternay. Je souhaite qu'ils soient arrivés à tems pour faire changer la face des affaires dans vos contrées. La prise de Charles Town, qu'on nous avoit accoutumés à regarder comme une place de déffence, a causé d'autant plus d'étonnement ici que le nombre des deffendeurs, s'il en faut croire aux relations angloises, étoit à peu de chose près égal à celui des assaillans. Je répugne fort à croire qu'un relâchement de principes auroit opéré cette disgrâce. Les Anglois ne négligent rien pour persuader l'Europe que l'amour de l'indépendance est fort affoibli en Amérique et que le voeu le plus général est pour une coalition avec la mère patrie et pour rentrée dans son sein. Je serai le dernier à croire à cet étrange phénomène, mais si les Américains ne mettent pas plus de vigueur dans leur conduite on sera forcé à croire qu'ils ne tiennent que foiblement à cette indépendance pour laquelle ils ont montré tant d'enthousiasme dans le principe de la révolution. Si nous jugions la fermeté de la nation en général par le peu de zèle que nous remarquons dans ses agens pour la chose publique nous en aurions une bien mince opinion. Nul concert, nul accord entre eux. Chacun n'est occupé que de ses passions ou de ses chétifs intérêts. Vous vous rappellerez, Monsieur, que sur votre demande ainsi que sur celle de M. Franklin, le Roi a accordé quinze mille fusils et cent milliers de poudre. Le tout a été consigné au Port Louis, à la disposition des Américains. La frégate² l'Alliance devoit embarquer, si non le tout, du moins la majeure partie de ces effets. Cette frégate, d'abord sous les ordres du capitaine Landais, avoit été remise, j'ignore par quel motif, au capitaine John. Le pre-

¹ Sic in original.

² The affair of the *Alliance* is a well-known episode. See Buell, *Paul Jones*, I. 294-306 ; Tower, *Marquis de La Fayette in the American Revolution*, II. 199.

mier qui avoit paru souscrire à cet arrangement, stimulé par des conseils brouillons dont on prétend que Monsieur Arthur Lee a été le principal auteur, a épié un moment où le capitaine John s'est absenté du bord, y est entré par surprise, s'en est déclaré le commandant, et malgré tout ce que l'on a pu faire, s'y est maintenu. Le mal ne seroit pas grand, et nous y serions très indifférens, s'il avoit embarqué les effets destinés pour l'armée américaine, mais il n'a pris en tout et pour tout que quinze milliers de poudre et pas une caisse d'armes. On prétend que lui et ses adhérens ont chargé le navire d'une manière plus utile pour eux. J'espère qu'on saura leur en faire rendre compte. Le capitaine John se trouvant à terre, le Roi lui a fait destiner l'Ariel, petite frégate, pour le transporter en Amérique. Jusqu'à présent il n'a embarqué que cent quarante caisses d'armes et très peu de poudre. J'ignore s'il en prendra davantage. Ces gens-là ont terriblement la manie du commerce. Ce reproche ne peut pas s'appliquer à M. Franklin. Je lui crois les mains et le cœur également purs ; mais il n'a pas l'autorité suffisante pour en imposer à ses compatriotes. Ils s'érigent tous en souverains, et ne veulent connoître d'autre autorité que la leur. Je ne vous fais ce détail, Monsieur, dont je communiquerai l'extrait à M. le chevalier de Luzerne, qu'afin que vous puissiez faire connoître où il conviendra en Amérique que, si l'on n'a pas reçu les armes et les munitions promises, ce n'est pas que nous en ayons décliné la remise, mais qu'il n'a pas plu aux préposés au transport de les recevoir et de les embarquer. Tout cela, je vous avoue, est fort impatientant et demanderoit bien un exemple très sévère. Des vents obstinément contraires ayant arrêté l'arrivée des bâtimens de transport pour la seconde division de troupes que nous nous propositions de faire passer en Amérique, la flotte angloise, qui est venue prendre poste dans le golphe, a forcé à renoncer à cette expédition. J'ai d'autant moins de regret qu'il paroît que le général Wasington ne désiroit qu'un renfort de trois à quatre mille hommes ; vous en avez cinq mille cinq cents. On pourra se déterminer en grande connoissance de cause sur un envoi ultérieur lorsqu'on saura de quelle manière le premier aura été vu et reçu. Il y a lieu d'espérer que la ferveur que vous avez remarquée dans le nord pour l'alliance préviendra ou écartera les sinistres impressions que les malintentionnés voudront donner de l'introduction d'une force étrangère auxiliaire dans le continent de l'Amérique.

J'ai fait passer sans délai à Madame la Marquise de la Fayette la lettre que vous m'avez adressée pour elle. Je serai exact à vous faire parvenir les paquets qu'elle voudra bien me confier. C'est un soin bien doux pour moi de pouvoir contribuer à votre consolation mutuelle.

Rien n'égale le tendre et inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Marquis, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE VERGENNES.

M. le Marquis de la Fayette.